

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 SEPTEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Lettre ouverte, par G. Beaulieu.—Le berceau, par Gilberte.—Poésie : Berceuse, par M. Ingres.—Souvenirs de Rome, par L. des Carries.—Les patriotes vengés 1837-38, par Varennes.—Le déjeuner de bébé, par Dr J.-N. L...—Divination par les grains de beauté, par P. Gérard.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Poésie : Vox temporum, par A. de Bussièrès.—Les illusions d'optique, par Paul Calmet.—Les grandes profondeurs des mers.—M. A. Lassus, par F. Picard.—Au jardin de M. le Curé, par J. Lorédan.—Le Montagnard.—Poésie : Le chant du "National," par P. Fleuriste.—Amusements.—M. C. Brouard, par F. Picard.—Primes du mois d'août.—Feuilleton.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de l'hon juge Dugas.—Le gouverneur-général, lord Aberdeen, et sa famille, chez sir Wilfrid Laurier, à Arthabaskaville.—Portraits de MM. de Lassus et Brouard.—Indiscrétion (double page).—Les courses du Club Le Montagnard au Queen's Park.—Notre page musicale : Chanson pour enfant : Le petit chat.—Gravure du feuilleton.—Deviette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Quand, malgré soi, on a été forcé de subir une avalanche de sottises, des paroles incompréhensibles, un charabia infect, d'où que vint cette avalanche, avec quel soupir de soulagement on se retrouve dans un monde poli, comme on aspire à pleins poumons cette atmosphère d'exquise urbanité, de douce religion sans terrorisme comme sans bigoterie !

Voilà les délicieuses sensations que donne

L'ORPHELINÉ,

ce roman chrétien, plein de charme, d'un style si pur sans prétention, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Ce roman, écrit par Mme la Baronne de Broiard, tout en étant palpitant d'intérêt, est irréprochable et peut être mis entre toutes les mains.

C'est l'histoire d'une fille restée orpheline. Elle épouse un protestant qu'elle convertit et qui meurt, la laissant toute jeune encore, de nouveau seule. La famille de son mari la fait souffrir autant qu'on peut faire souffrir une personne douce, pieuse, sensible, mais — voyez l'action de la Providence : — cette famille est si touchée de tant de douceur, d'abnégation, qu'elle se convertit tout entière.

Avec quel bonheur nous recommandons ce feuilleton à nos aimables lectrices, à nos chers lecteurs qui s'y tacheront : car ils ont du cœur !



Purgandus, le grand, l'infaillible, le seul littérateur du Canada et même des deux Amériques, celui qui fait sonorement retentir les colonnes de *La Vérité* de ses immortels vagissements, s'est de nouveau jeté sur LE MONDE ILLUSTRÉ comme le roquet sur la borne du coin.

Vous ne connaissez pas — par ces temps de prohibition — l'esprit de Purgandi ; vous vous demandez à quel Purgando je fais allusion, surtout si vous n'avez jamais lu Purgandum ? Que le ptyalisme que nous sert *La Vérité* soit bien de Purgando, cela ne peut être mis en doute : le pituiteux écrivain signe ses glaireuses excréments J. F. D. (Jean-Fesse Diafoirus). C'est donc bien Purgandus l'incomparable, celui qui est reconnu apte à *clysterum donare et purgare et semper clysterum donare*.

Le très vénérable Diafoirus, après avoir convaincu d'hérésie NN. SS. les évêques ; après avoir daigné tremper son houssoir dans un ichor quelconque à l'audition des noms de Brunetière, de René Doumic, ces petits écrivailleurs, s'est souvenu qu'il existait quelque chose encore, oh ! si peu de peu chose ! à... arroser.

Mettant de côté le clysoir qu'il suçote lorsqu'il est au repos, il a chargé son algalie, l'a braquée sur LE MONDE ILLUSTRÉ, et fritche ! ! !

Quelle seringuee, mes frères ! ! !

Soyez convaincus que c'est par pure charité que le très infaillible Purgandus houspille ainsi les Princes de l'Eglise, les successeurs des apôtres ; c'est par véritable amour du bien des autres (au moral, bien entendu !) qu'il attaque les journalistes catholiques, jusques aux jeunes personnes que les autres hommes — les cancren ! — savent respecter.

S'il n'y avait pas de chiens enragés, à quoi eussent pu servir Pasteur et son Institut, je vous le demande ? — C'est donc par charité, par pure charité, que les chiens s'enragent : c'est une *Vérité* de La Palisse.

M. Purgandus, par sa façon si délicate de m'attaquer, par les expressions si pleines de mansuétude qu'il emploie, par le semblant d'accusation d'impiété qu'il porte contre le MONDE ILLUSTRÉ, et contre moi qu'il rend responsable de toutes ces infamies, m'oblige à entrer dans des détails personnels nécessaires en la cause. Nos bienveillants lecteurs voudront-ils bien me pardonner cette apologie du moi ?

M. Purgon renie son origine en me traitant de Français. Je ne suis pas plus Français, mais le suis tout autant que lui, mon aïeul ayant quitté la Lorraine — pays de Jeanne d'Arc — à la fin du XVII^e siècle. J'ai eu le meilleur des pères sous le rapport des qualités de l'âme, du cœur, de l'esprit ; ma mère était comme lui, et elle, par exemple, était Française : ce qui fait dire à mes amis que je suis Français par le cœur.

Si cela peut lui être agréable (cela prouve de quelle race étaient ces gens-là, qui constituent ma famille,) je dirai à M. Purgon que ce fut mon arrière-grand-père qui, de sa fortune, soutint les 50,000 hommes de troupes fidèles à Louis XVI dans l'est, lors de la fuite du roi en juin 1791 : ce sacrifice fut inutile, le roi ayant été repris à Varennes grâce à la trahison de Drouet, maître de poste de Sainte-Menehould.

Je lui dirai aussi que mes aïeux étaient considérés comme les plus fidèles sujets des ducs de Lorraine qui, pour hauts faits connus de nous, anoblirent notre famille en 1543 (Annuaire de la Noblesse). Je lui dirai encore que, personnellement, je jouissais des faveurs du roi des Belges, Léopold II, qui ne me refusa jamais les grâces des malheureux pour lesquels je l'implorais, lui rappelant que mon cousin avait été l'un de ses plus fidèles conseillers, ministre à peu près

de tous les portefeuilles, ministre d'Etat, durant cinquante ans et jusqu'à sa mort, presque sans interruption. Singulière anomalie là-bas comme ici : la nation dut lui acheter un hôtel, à ce ministre, et à sa mort en 1884 il ne laissa que six mille dollars de fortune ! Il était cependant de famille aisée.

Je dirai enfin à M. Purgon que je jouissais également de la faveur de l'auguste descendant de Henri IV et de Louis XVI, le roi Henri V, comte de Chambord ; que Sa Sainteté Pie IX daigna me faire manifester à différentes reprises — entre autres par l'actuel cardinal Vanutelli, nonce à cette époque — sa Paternelle satisfaction pour mes actes publics, mes écrits, les œuvres que j'organisais. Tout ce qui précède, avec preuves à l'appui ; ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, qu'on sait se donner dans ma famille. Certain Consul général à Ottawa pourrait éclairer M. J. F. D.

Que beaucoup d'évêques... mais à quoi bon ? C'est de l'épiscopatisme tout pur, ceci. — Que beaucoup de prêtres très distingués du Canada... mais taisons-nous : ceci, c'est de l'ecclésiasticisme. Un prêtre, d'après *La Vérité*, pas plus qu'un évêque, ne peut être cru lorsqu'il formule une opinion.

Et ce serait maintenant que je songerais à trahir, et notre race, et mon passé, et ma Foi ? Comment êtes-vous donc, pour supposer ces choses chez les autres catholiques ? Tout enfant, j'ai appris à respecter même et surtout nos évêques ; et je m'en glorifie !

Si M. Purgon renie son origine, c'est qu'il est mûr pour l'esclavage. Son injure me rappelle celle de là-bas, qui me plongeait dans une douce hilarité : *Jésuite*.

Les deux sont exactement semblables.

Vous me fites, seigneur,
En me crottant beaucoup d'honneur.

Malgré tout ce que j'ai dû dévoiler, j'avouerai à M. Purgon que je suis moins bien traité que ne l'étaient mes domestiques dans le temps où j'en avais — je n'en suis pas plus fier pour cela — au contraire ! — J'ai à mon actif une augmentation de prospérité sensible dans l'affaire où je suis ; mais si, dans les différents héritages de ma famille, j'ai toujours été *héritier honoraire*, je puis en dire autant du résultat de cette augmentation de prospérité due à moi.

Si M. Diafoirus veut savoir ce que le Français fait pour les Canadiens, qu'il s'adresse aux pauvres partout où j'ai demeuré dans la province : ce moyen est infail-

liblé.

S'il me demande pourquoi je reste, dans les conditions que je viens d'exposer, je vais le lui dire :

Monseigneur notre révérendissime archevêque actuel, et déjà le regretté Mgr Fabre, et le savant M. le chanoine Racicot, vicaire général, et d'autres prêtres éminents — il s'en trouve même en dehors de la *Vérité* — m'ont dit : "Continuez à écrire comme vous le faites ; efforcez-vous de faire le plus de bien possible..." Et bien d'autres choses, qui me donnèrent le courage de subir ma situation. Comme je ne suis ni *épiscopatiste*, ni *ecclésiasticiste*, (quel charabia !) un désir de notre premier Pasteur équivaut à un ordre pour moi.

C'est ainsi chez les catholiques, en dehors de la *Vérité*, mais dans la *VÉRITÉ* ; celle-ci est immuable, l'autre... ça varie ou s'avarie, au choix.

D'un autre côté, les jeunes me témoignent une si grande affection, une confiance si entière que je ne mérite pas, vous me l'avez prouvé surabondamment, si j'en avais douté, que mon bonheur est de me donner tout à eux.

Je vous ai dit, chers lecteurs, que le roquet ne peut voir une borne, un coin, une planche, ou encore une toile de maître, un chef-d'œuvre à terre, sans éprouver le besoin de faire agir un émonctoire : singulier passe-temps, mais que voulez-vous y faire ?

Souhaitons, cependant, que Jean-Fesse Diafoirus ne... s'éreinte pas trop à ce jeu et qu'il retourne bien vite au biberon de consolation, ce biberon fût-il clystère, et tout frais encore !

Mais soyons indulgent et redisons du fond du cœur ! "Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne sait ce qu'il dit :"